

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

A. CHENEVEY

Sur la tombe du Pèlerin de l'Absolu (Léon Bloy)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1925, tome 24, p. 49-56

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Sur la tombe du Pèlerin de l'Absolu

Mon Dieu m'a dit qu'il fallait l'aimer...

(Verlaine).

Le dimanche 3 mai 1925, en la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, fut béni, sur la tombe de Léon Bloy, au cimetière de Bourg-la-Reine — petite ville de la ceinture de Paris entre la grande capitale et la vallée de Chevreuse — le beau monument sculpté par Frédéric Brou, fidèle ami de l'incomparable écrivain catholique. Le monument taillé dans du granit de Bretagne consiste en une croix byzantine avec le médaillon de la Vierge qui pleure, apparue sur la montagne de la Salette.

« Celui qui aime la grandeur et qui aime l'abandonné, quand il passera auprès de l'abandonné reconnaîtra la grandeur, si la grandeur est là ». C'est à Léon Bloy qui

aimait à les répéter que s'appliquent le mieux les paroles d'Hello. Il fut certes un abandonné ce « Mendiant Ingrat », cet écrivain étonnant, dont les livres sont les plus denses de pensées parmi ceux qu'ont produits depuis cinquante ans les lettres françaises. Jeune homme dans le cénacle de Barbey d'Aurevilly, père de famille à Montrouge, à Lagny, à Montmartre, à Bourg-la-Reine, sa vie durant, Bloy a cheminé dans une « colonne de silence », il a souffert de l'abandon moral et de la misère matérielle à cause de la « conspiration du silence » et il est mort dans le silence, bien que depuis de longues années la bêtise, la médiocrité et la perversité aient fait tant de bruit pour essayer d'enterrer vivant le prodigieux écrivain.

Quand les cloches de l'église de Bourg-la-Reine dans les premiers jours de novembre 1917 sonnèrent les funérailles de Léon Bloy, peu d'hommes se sont souvenus que le cœur de cet homme de souffrances avait sonné toute sa vie comme la cloche des morts dans la nuit des trépassés.

Depuis que Bloy a quitté cette vallée de larmes dont parle S. Bernard, cette terre qui, selon l'office des morts, avait vraiment été pour lui : *terram miseriae et tenebrarum, ubi umbra mortis et nullus ordo, sed sempiternus horror inhabitat*, la critique médiocre n'a vu dans son œuvre que l'écume. Mais, comme l'a dit Hello, l'écume n'est pas l'océan.

Honte à la méchanceté et tant pis pour la bêtise, si Bloy ne s'est acquis dans l'opinion qu'une notoriété incertaine, n'y laissant la réputation que d'un esprit aigri, d'un pamphlétaire frénétique, d'un génie théologique et rabelaisien, du Juvénal de la prose française, comme s'est exprimé Remy de Gourmont.

Mais nous, nous croyons à la lumière, à cette lumière dont parle l'évangéliste bien-aimé, qui éclaire tout homme venant en ce monde, que le monde ne connaît pas ; et nous croyons à la mission surnaturelle des écrivains qui ont allumé le flambeau de leurs œuvres à la flamme de cette divine lumière.

Il y a quelque chose de vraiment singulier dans la destinée littéraire de ce pauvre Léon Bloy qui a tant souffert

de souffrances imméritées, mais la Providence l'a voulu ainsi : « *omnia fecit propter electos suos* ».

Bloy n'a jamais joui de la fortune terrestre, mais à sa singulière destinée s'applique absolument l'axiome paulinien : « *diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum.* »

Restreindre l'auteur de « *l'Exégèse des lieux communs* » à un pamphlétaire, c'est le diminuer, c'est ne retenir de lui que la fougue de sa satire, la virulence de ses censures. Il y a en lui un rénovateur, un apologiste et en un certain sens un « prophète ». Dans la souffrance, son cœur de lion assoiffé de tendresses s'est rempli d'une douceur que l'amour et les joies de la vie n'ont jamais donnée plus grande. Il a porté ses pensées angoissantes presque sans repos. Les souffrances l'ont rendu plus sensible aux tristesses de la vie et il a pleuré sur ce pauvre monde contemporain. Sa force étant perpétuellement dirigée sur la trajectoire de l'éternité, il n'a pas su lutter pour la vie, mais il a supporté la vie avec courage, non en stoïque, mais en chrétien et en mystique qui n'a jamais perdu de vue la croix de son Rédempteur.

Nombreux sont ceux qui, avec Remy de Gourmont, n'ont rien compris dans l'œuvre de Léon Bloy et rediront qu'il fut l'homme tout en contradictions, que ses livres sont à la fois scolastiques et gigantesques, eucharistiques et scatologiques, idylliques et blasphématoires. Mais quiconque a saisi la quintessence de toutes les colères, de toutes les admirations, de toutes les tendresses, de toutes les prières révélées dans le *Journal de sa vie*, peut vraiment faire redire à Léon Bloy — ce qui paraît paradoxal au premier abord — : « *conversatio nostra in cælis est* ».

Les livres du grand polémiste catholique doivent se lire dans le silence de tout ce qui n'est pas, comme il a été recommandé à l'abbé Jakubisiak, dans la dédicace de la « *Porte des Humbles* », pour être vraiment avec Léon Bloy, comme si l'on était assis à sa table et qu'il vous rompit le pain. Son œuvre a été écrite dans le dénuement parfois le plus complet, sans aucun secours que celui de quelques pauvres qui se sont dépouillés pour lui.

Il n'y eut pour lui de *sans nom*, comme il l'a dit lui-même de Lucienne Delaroche, que la misère et le courage et la glorieuse espérance.

Le génie de Bloy qui, vu en surface, paraît être exclusivement *in sensibus*, alors qu'examiné en profondeur, il est en permanence *in ente*, a certes contribué quelque peu à tisser la diabolique légende qui a muré un grand écrivain dans la misère. Le 20 avril 1910, dans un article de la *Flamme*, Bloy, âgé de 64 ans, apostrophant Paul Bourget, s'écriait : « Je suis un raté, puisque je ne gagne pas d'argent, un scatologue fétide, puisque je désigne mes contemporains par leurs noms propres, enfin et surtout, un vandale profanateur et justement détesté, puisque je secoue comme un Samson l'Eglise même dont tu es une dernière colonne ».

« Il est aussi facile qu'injuste, a écrit Jacques Maritain, de tracer de Léon Bloy une image odieuse en alignant un certain nombre de textes choisis dans une œuvre qui roule des matériaux si divers. La question est de mettre à leur place les éléments et de s'attacher à ce qui, dans une âme aussi exceptionnelle, attire par ses prodigieux dons lyriques, par ses excessives douleurs et par son grand amour de Jésus crucifié ».

Malgré sa prédilection pour le moyen-âge, Bloy n'est contemporain ni de S. Bernard, ni de S. Thomas d'Aquin. Lui-même s'est déclaré le contemporain des derniers hommes du Bas-Empire. C'est l'homme des premiers siècles chrétiens, contemporain de Tertullien qui aurait encouragé le docteur africain à placer l'apostasie et l'adultère au rang des péchés irrémissibles. Bloy est un homme du monde gallo-romain se christianisant, du temps de la codification de la vie monastique dans les Gaules, qui aurait convenu avec S. Colomban dans son abbaye de Luxeuil, de la salutaire utilité d'accuser les fautes vénielles en confession.

Demandons à Jacques Maritain, son filleul de prédilection, de nous expliquer l'énigme de Léon Bloy. « Il y a en lui les vertus théologiques et les dons du Saint-Esprit plantés dans une âme profonde et intuitive qui ne comprend que ce qu'elle devine et qu'opprime le génie ; un pauvre cœur d'homme en proie à tout le surhumain des exigences divines et à tout l'inhumain du despotisme de l'art ; les grands orages, les nuits, les larmes, le mysticisme le plus âpre dans un ciel de violence et de passion au-dessus d'une terre indomptable et ne trouvant

issue que dans les formes éclatantes d'une imagination féroce espagnole ».

« Héritier des impatiences d'Hello, il semble, nous dit encore son filleul, que Bloy n'ait jamais accepté de renoncer complètement aux splendeurs du sensible pour chercher au-delà, dans l'obscurité d'une contemplation purement spirituelle, celui qui est au-dessus de cette pensée ».

L'objet de sa faim jamais assouvie consiste dans les signes sensibles et tangibles de la gloire de Dieu. « C'est dans le monde des formes et des images que les touches mystiques viennent se répercuter et qu'arrive à se transposer le sens le plus authentiquement chrétien des exigences absolues du Seigneur. Le sentiment du mystère si pur en lui-même et si élevé chez Bloy, se traduira parfois par des fulgurations et des ténèbres trop matérielles. Négligeant un peu trop les valeurs universelles de l'intelligence et de la raison, le grand écrivain a cherché avec exagération le côté des divinations individuelles du cœur et des intuitions de l'art ».

« Ce sont là, ajoute Maritain, des défiances vénielles qui étaient la rançon de l'incomparable efficacité d'une œuvre à tourner vers Dieu le cœur des hommes ». Il écrivait pour les dormants qui avaient besoin de sa souffrance et de sa clameur, pour les publicains et pour la « canaille ». Bloy les attire en raison de l'union dans son œuvre du sensible et du spirituel.

« Il n'y a qu'une tristesse, c'est de n'être pas des *Saints*. » Souvenons-nous de cette page inouïe de la *Femme pauvre* : « On n'entre dans le paradis ni demain, ni après-demain, ni dans dix ans ; on y entre aujourd'hui quand on est pauvre et crucifié. »

Contrairement à son ami Villiers-de-l'Isle-Adam, qui disait à un interlocuteur importun ou insolent : j'ai beau faire, monsieur, je ne vous aperçois pas, « Bloy était dans une impuissance *native* de voir et de juger en eux-mêmes les individus et les circonstances particulières. » De là, pour qui en considère les points d'application immédiats, l'outrance démesurée de ses violences. Elles visaient le mal métaphysique en réalité. « Ce monde où l'Évangile n'est plus connu, rendait perpétuellement présente à Léon Bloy la passion du Seigneur en configurant

sa propre vie spirituelle à l'agonie et à l'amertume de Jésus au Jardin des Oliviers ». Il suffisait qu'un objet extérieur passant dans l'ombre de sa souffrance présentât quelque apparence de vice ou de tiédeur qu'il haïssait pour qu'il s'en emparât comme d'un symbole détestable et le soumit à ses indignations de « justicier obéissant ». A travers les formes périssables, le génie de Bloy n'a jamais voulu atteindre que le génie invisible du mal opprimant son grand cœur qui entendait ce cri de Jésus à la Bienheureuse Angèle de Foligno : « Ce n'est pas pour rire que je t'ai aimée ».

Voilà pourquoi Bloy écrivait : « Lorsque nous versons notre sang, c'est sur le Calvaire qu'il coule et de là sur toute la terre. Malheur à nous, par conséquent, si notre sang est empoisonné. Lorsque nous versons nos larmes qui sont le « sang de nos âmes », c'est sur le cœur de la Vierge qu'elles tombent et de là sur tous les cœurs vivants. Voilà plus de trente ans que je désire le bonheur unique, la Sainteté. Le résultat me fait honte et peur. Il me reste d'avoir pleuré, a dit Musset. Je n'ai pas d'autre trésor. Mais j'ai tant pleuré que je suis riche en cette manière. »

Semblable à Ste Thérèse qui rêvait de se trouver sur la plus haute montagne du monde, pour crier à toute la chrétienté le devoir de la prière, Bloy répétait : « Il faut prier. Tout le reste est vain et stupide. Il faut prier pour endurer l'horreur de ce monde, il faut prier pour être pur, il faut prier pour obtenir la force d'attendre. » Comment les hommes peuvent-ils oublier la prière dont l'obligation est à la fois si rudimentaire et si formidable ?

C'est dans cet amour de l'oraison que s'est vivifiée la grande dévotion de Léon Bloy au Saint-Esprit et à la Sainte Vierge. Le Christ a mérité en répandant son divin Sang pour tous les hommes jusqu'à la fin du monde. Il s'agit de profiter des mérites du sacrifice de la Croix. C'est le règne du Paraclet, jusqu'à ce que le nombre des élus soit complet. Sans se donner pour un docteur de la parousie, Bloy, surtout dans son *Journal de la guerre mondiale 1914-15 « Au seuil de l'apocalypse »*, fut dominé par l'idée de la précipitation du dernier soir du monde. « *Signa nostra non vidimus ; jam non est propheta et nos non cognoscet amplius.* » Mais, qu'est-ce que le temps en

face de l'éternité ? Le vieil écrivain qui priaït tant pour les soldats, qui écrivait pour les reconforter, de qui des prêtres mobilisés attendaient des courriers consolateurs, n'était guère moins éloigné du jugement dernier que saint Vincent Ferrier, répétant, 500 ans plus tôt, à tous les échos d'Europe : « *cito, bene cito, et valde breviter.* » L'essentiel, c'est de se préparer pour ce jour redoutable. Bloy qui, dans un roman inouï, s'est dépeint comme un désespéré, s'est confié à la Sainte Vierge à la façon du Bienheureux Louis de Montfort. « Toute ma vie, j'ai été au bain, dit-il à peu près en ces termes, et il y a plus de soixante ans que je porte mes chaînes par le monde ; faites, ô Mère de miséricorde, que leur bruit réveille les dormants pour qu'ils aiment votre Fils. Exaucez-moi, Vierge Sainte, Etoile du matin, qui « rirez au dernier jour du monde ».

Combien le Connétable des Lettres a écrit avec raison, il y a quarante ans : « C'est un esprit de feu et d'enthousiasme que ce Léon Bloy. A une époque où le génie de la concession va jusqu'à lâcher tout, un esprit de cet absolu et de cette vigueur a épouvanté ceux-là mêmes qu'il aurait pu le mieux servir. »

La mission propre de Léon Bloy a été de faire écho aux terribles menaces de l'Évangile contre ceux qui prennent leurs consolations en ce monde. Il est des âmes dans la nuit de l'anarchie qui, tout en cherchant la beauté dans les ténèbres, s'acheminent vers les préceptes du sermon sur la montagne qui font les bienheureux. « Il est des âmes, dit Maritain, pour lesquelles une apologétique plus tranquille que celle de Bloy serait sans efficace. »

A la gloire catholique de Léon Bloy, c'est un exemple digne de la primitive Église que celui du baptême dans la même cérémonie de Pierre van der Meer et de son petit Pierre-Léon.

L'enfant, qui avait neuf ans le jour de sa régénération chrétienne, continue aujourd'hui dans des stalles bénédictines le cantique nouveau qu'avec son vieux parrain il avait entonné au Seigneur dans l'église Saint-Médard.

Ces souvenirs me sont revenus pour vous — j'en ai la joie profonde, lecteurs des *Echos de Saint-Maurice*, pour vous spécialement, grands collégiens de l'abbaye, — qui

pensez à l'autel de Dieu, du Dieu qui réjouit votre jeunesse, — au cimetière de Bourg-la-Reine, parmi une foule d'amis de Léon Bloy, lorsque j'ai vu couler bien des larmes et que j'ai tiré moi-même le mouchoir de ma poche au moment où Jacques Maritain, cet ami de votre cité des martyrs, a évoqué avec tant d'émotions le souvenir de son « parrain bien-aimé ».

Quand un prêtre qu'a tant aimé Léon Bloy, un vrai prêtre comme ce vieux missionnaire qui, dans la « *Femme pauvre* », s'est écrié sur le seuil d'un pauvre ménage d'artiste : « *Pax huic domui et omnibus habitantibus in ea* », esquissa le geste de la bénédiction sur le monument au médaillon de la Vierge des larmes, ceux qui ont vraiment compris Bloy n'ont pu qu'évoquer dans leur cœur le *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi ; in domum Domini ibimus*. Mais avant ce départ, des amis, des frères que même nous ne connaissons pas encore, nous attendent pour les aider à recueillir le Sang du Calvaire. Si ces amis apprennent de nous le prix de la croix, souhaitons de les retrouver à notre heure dernière auprès de notre couche de moribond — comme les moines de l'Ordre de Cîteaux qui suivent la réforme de l'Abbé de Rancé, auprès d'un confrère en agonie — pour entonner le cantique qui exprime la fin de l'exil : « *In exitu Israël de Ægypto, domus Jacob de populo barbaro.* » N'en aurions-nous que trois, le quart des amis du Seigneur à la première Pentecôte, que nous aurons donné une signification à notre vie. Léon Bloy, de sa voix d'outre-tombe, ne cessera de nous redire qu'il faut prier pour mériter d'entrevoir sa fin avec ce calme surnaturel qui est pour ceux qui vont à Dieu la plus douce des consolations.

A.-B. CHENEVEY.